



Les danseurs performent avec leurs corps dissemblables, mais tous d'une physicalité impressionnante. PHOTO ANNE VAN AERSCHOT

Nouveau printemps pour les «Quatre Saisons»

A l'occasion du Festival d'automne, les chorégraphes Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga offrent une férocité renouvelée au tube de Vivaldi et subliment le vivant dans «Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention».

Sur le plateau – carré blanc au sol qu'excède le tracé de rosaces discrètes –, deux danseurs esquissent des pas de claquettes mâtinés de flamenco – tac tac tacatac tac tac tac. Ce rythme convoque les violons, la basse continue, toute l'ampleur des *Quatre Saisons*. Les interprètes jouent le *Printemps* comme un beatbox

pédestre, avec sur le visage une belle malice, et dans le corps une formidable endurance. Ce nouveau spectacle d'Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga travaille Vivaldi avec une rigueur pugnace dans l'analyse musicale, mais aussi avec une force d'incarnation qui permet d'enfin *entendre* ce tube absolu usé par les musiques de conservatoire. Le Festival d'automne ouvre avec un véritable printemps, l'idée exaltante d'un renouveau.

Pour redonner vie à cette grande pièce musicale sur la nature, Anne Teresa De Keersmaecker a fait appel à un autre chorégraphe, le Belgo-Marocain Radouan Mriziga, et à la violoniste Amandine Beyer, dont la version enregistrée des *Quatre Saisons* avec instruments baroques, qui fait désormais référence, ré-

sonne avec une férocité renouvelée dans la grande salle du théâtre de la Ville.

Mouvement. Composé par un artiste vénitien dont l'environnement était urbain, accompagné de sonnets sur le grand cycle de la vie, cet ensemble de quatre concertos retrouve sa forme paradoxale sur un plateau d'abord éclairé par la lumière blanche et hyper-artificielle de néons blancs, qui clignotent en silence et dessinent une partition synthétique silencieuse. Dans un espace qui tient de la boîte de nuit et du terrain sportif, quatre danseurs (Bostjan Antoncic, Nassim Baddag, Lav Crncevic et José Paulo dos Santos) performent une heure trente durant, avec leurs corps dissemblables, leurs formations différentes, mais tous d'une physicalité impressionnante,

s'épuisant dans la répétition des cycles, suant sang et eau dans des costumes mi-toges mi-joggings, alternant solos, duos et ensembles fougueux, lorsque soudain ils dansent à l'unisson, au rythme simple des grands refrains de Vivaldi. Ce Vivaldi-là n'a rien de joli – et ce n'est pas un hasard si ce qu'on entend d'abord est le deuxième mouvement, arythmique et lourd de l'*Automne*: l'archer d'Amandine Beyer crisse sur les cordes, la virtuosité des mélodies bourrées de notes à en crever affole l'oreille, les basses continues lancinent. C'est une œuvre-monde, une œuvre qui charrie la chaleur et la cruauté de l'été, la misère et la grâce de l'hiver, la mélancolie et la gaieté de l'automne, l'espoir et la folie du printemps et dans ce cycle infini, des cris d'animaux, des douleurs d'hommes: le vivant fait musique,

une matière que le spectacle veut représenter littéralement, dans la boîte noire du théâtre. Le vivant dont les sciences humaines nous répètent la nouvelle centralité théorique, le vivant dont le spectacle du même nom s'empare de plus en plus – au risque d'en faire bien vite un cliché contemporain. Le spectacle d'Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga a ceci de merveilleux qu'au contact du cliché il le subvertit aussitôt, et prend Vivaldi comme un répertoire en mouvement, presque comme un opéra classique dont il faudrait montrer, en écartant les trop-vus et trop-entendus, la nature profonde.

Miracle. De la même manière que les quatre concertos de Vivaldi fourmillent d'idées pour figurer en musique le grand cycle des saisons, le spectacle multiplie les techniques et fait feu de toutes les traditions. Sur la gestuelle royale de la «belle danse» baroque s'impriment des rondes folkloriques paysannes; la ronde est autant pirouette de ballet que flip de rue; la noble grammaire contemporaine, volontiers abstraite et arythmique, se troue de gestes animaux burlesques – un danseur se transforme en grand oiseau battant des ailes, un autre cavale comme un cheval.

On repère çà et là les gestes du travail des champs – la fauche, le semis, l'observation d'une pousse, tandis que résonnent dans la bouche des danseurs des aboiements de chien et les ronflements des travailleurs. Dans le corps des quatre danseurs, l'œuvre de Vivaldi se gonfle des cycles saisonniers et leurs archaïsmes oubliés: le labeur paysan, l'haleine des bêtes et les fêtes païennes de solstice.

Le spectacle se clôt dans la blancheur clignotante d'une boîte de nuit, tandis qu'une voix irréaliste récite un poème où il est question d'empêcher la nature de devenir cimetière, et d'êtres sauvages qui inventent des rituels pour célébrer les «mers anciennes». C'est le miracle réussi du spectacle: rendre chair sauvage à l'un des pans les plus poncés de la culture occidentale en usant de ses formes les plus contemporaines.

LUCILE COMMEAUX

**IL CIMENTO DELL'ARMONIA
E DELL'INVENTIONE** d'ANNE
TERESA DE KEERSMAECKER
et RADOUAN MRIZIGA d'après
VIVALDI

LE QUATTRO STAGIONI
enregistrement d'Amandine Beyer
et Gli Incogniti.

Au théâtre de la Ville (75 004)
jusqu'à dimanche, puis en tournée.